

Jour 5 - 15h - Transcription audio

Prions pour la paix, en utilisant la prière de notre pape Léon XIV, qu'il a donnée au début du mois de mars, pour nous accompagner dans cette prière pour la paix.

Seigneur de la vie, toi qui as façonné chaque être humain à ton image et ressemblance, nous croyons que tu nous as créés pour la communion, non pour la guerre, pour la fraternité, non pour la destruction.

Toi qui as salué tes disciples en disant «La paix soit avec vous », accorde-nous le don de ta paix et la force de la rendre réelle dans l'histoire.

Aujourd'hui, nous élevons notre prière pour la paix dans le monde, en suppliant que les nations renoncent aux armes et choisissent le chemin du dialogue et de la diplomatie.

Désarmons nos cœurs de la haine, du ressentiment et de l'indifférence, afin que nous devenions des instruments de réconciliation.

Aide-nous à comprendre que la véritable sécurité ne n'est pas du contrôle nourri par la peur, mais de la confiance, de la justice, de la solidarité entre les peuples.

Seigneur, éclaire les dirigeants des nations pour qu'ils aient le courage d'abandonner les projets de mort, d'arrêter la course aux armements et de placer au centre la vie des plus vulnérables.

Que jamais plus la menace nucléaire ne conditionne l'avenir de l'humanité.

Esprit Saint, fais de nous des bâtisseurs fidèles et créatifs de paix quotidienne dans nos cœurs, nos familles, nos communautés et nos villes.

Que chaque parole bienveillante, chaque geste de réconciliation et chaque choix de dialogue soient les semences d'un monde nouveau, par Jésus le Christ notre Seigneur.»

Oui, continuons à prier pour la paix, et puis prions aussi pour la bonne réussite, la fécondité spirituelle, du voyage du pape en Afrique aujourd'hui au Cameroun. Prions aussi du coup pour l'église qui est au Cameroun.

Ce matin je vous ai invité à méditer puis à reprendre dans votre prière ce soir la parabole du bon samaritain en Luc 10, 29-38. Le pape François l'a utilisé dans son encyclique Fratelli Tutti, il a proposé cette parabole, et il disait «*Bien que cette lettre s'adresse à toutes les personnes de bonne volonté, quelles que soient leurs convictions religieuses, la parabole se présente de telle manière que chacun d'entre nous peut se laisser interpeller par elle.*» Nous connaissons le contexte de cette parabole qu'on trouve, on la trouve chez Luc, mais le prétexte on la trouve chez Matthieu, chez Marc et chez Luc, le même prétexte. Ce sont des responsables religieux qui viennent interroger le nouveau prophète dont on parle pour savoir, ce prophète de Galilée, qu'est-ce qu'il dit de la loi, qu'est-ce qu'il dit de la vie éternelle. En Matthieu au chapitre 22 il s'agit d'un pharisien légiste, en Marc au chapitre 12-28 un légiste, et là c'est dans un dialogue ouvert, ouvert qui se termine par cette louange que Jésus rend à ce légiste en lui disant tu n'es pas loin du royaume de Dieu. La discussion s'est bien passée, il a fait un commentaire de la réponse de Jésus, et Jésus lui dit tu n'es pas loin du royaume de Dieu.

Chez Luc, c'est un docteur de la loi qui vient l'interroger pour le mettre à l'épreuve, au sujet de ce qu'il faut faire pour recevoir en partage la vie éternelle. Les trois évangélistes, les trois évangiles vont mettre en valeur le double commandement, celui de l'amour pour Dieu et celui de l'amour du prochain. Il avait l'affirmation qu'il n'y a pas d'autre commandement plus grand que cela.

En Luc a la question qui était pas simplement quel est le premier commandement, mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour avoir la vie éternelle? Au fond, ils voulaient leur mériter la vie éternelle, ils voulaient leur mériter. Ils ne voulaient pas qu'elle soit un don gratuit de Dieu, mais qu'elle soit une récompense, une récompense pour bon comportement. Donc que dois-je faire pour recevoir un partage de la vie éternelle? Comme Jésus lui a donné une réponse qui n'était pas satisfaisante pour lui, Jésus lui a dit, tu as bien répondu, va et tu vivras de pratiquer ces deux commandements. Bon, il ne s'en est pas contenté, et du coup il a voulu aller plus loin, il pose à Jésus, il ajoute la question qu'on ne trouve donc que chez Luc, mais **qui est mon prochain?** Mais qui est mon prochain? Et voilà, la parabole va illustrer ça. Qui est mon prochain?

Ne rions pas trop de ces légistes ou pharisiens, parce que nous aussi, nous pouvons avoir des discussions fort longues pour nous demander qu'est-ce que c'est qui est essentiel dans la vie chrétienne. À définir les choses peut-être diversement. C'est des questions de toujours. Qu'est-ce que c'est qui est l'essentiel? En suivant notre chemin, on peut insister sur ceci, insister sur cela, insister sur ceci. Qu'est-ce qui est le plus important? Qu'est-ce qui est le plus conforme à notre foi? Dans un premier temps on va s'arrêter au développement, qui est mon prochain? Comment la réponse se développe?

Et d'ailleurs le pape François s'arrête longuement à ça, dans les numéros 57 à 59 de son encyclique Fratelli Tutti, il essaie de regarder là comment l'Ancien Testament a répondu à cette question. Comme l'Ancien Testament l'enseigne déjà sur qui est le prochain. Et il fait remonter le début du dialogue au conflit entre Caïn et Abel.

La question de Dieu qui résonne dans les oreilles et le cœur de Caïn, où est Abel ton frère? Où est Abel ton frère? Et la réponse est la même que nous pouvons entendre dire, mais suis-je le gardien de mon frère? Il en vient après au livre de Job, où on voit Job qui défend les droits communs à tous les hommes en disant, ne les a-t-il pas créés comme moi dans le ventre? Un même Dieu nous forma dans le sein, en Job 31, 15. Nous avons le même Créateur, nous avons le même Père, nous sommes tous frères.

Et cette conviction dans l'Ancien Testament n'a cessé de s'élargir. On est parti du frère qui était celui de mon peuple, celui de ma famille. C'est le Lévitique qui disait au chapitre 19, 18, Déjà, tu aimeras ton prochain comme toi-même, mais le prochain, ça a commencé par être celui de ma famille, ton prochain, celui de ma famille. C'est d'ailleurs pas pour ça que c'est plus simple, mais c'est plus proche, c'est ma famille. Puis ça a été celui de mon peuple, puis le concitoyen, puis l'étranger qui, dans les statuts sociaux de l'époque, on était au service chez nous. Ils ont fini par faire partie de la famille. Et voilà que le peuple hébreu est devenu étranger en Égypte. Ils étaient des étrangers eux-mêmes. Alors, revenus chez eux après la sortie d'Égypte, ils ont élargi leur périmètre. Du prochain et le périmètre, c'est les étrangers qui vivent au milieu de nous aussi, et nous devons les accueillir comme étant le prochain.

Et les sages des derniers siècles, des deux derniers siècles avant la venue de Jésus, dans le livre de la Sagesse, disaient au chapitre 18, verset 13, la pitié de l'homme est pour son prochain mais la pitié du Seigneur est pour tous les êtres. Le Seigneur va beaucoup plus loin que nous. Nous, nous nous arrêtons, nous choisissons, et la pitié du Seigneur est pour tous les êtres. Et Jésus sera dans ce débat avec cette fameuse phrase qui reprend la règle d'or, tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous,

faites-le vous-mêmes pour eux. Voilà la loi et les prophètes, en Matthieu 7, 12. *Tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux.* Regardez, soyez semblable à votre Père du ciel qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons.

Alors peut-être laissons-nous déjà interpeller à ce niveau-là. Où en sommes-nous de cette fraternité universelle? Dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos actes, comme le dit le Je confesse, où en sommes-nous? Est-ce si sûr que ça qu'il n'y ait aucune pensée un petit peu raciste? Blanc, noir, jaune, l'opinion sur les autres. Est-ce qu'il n'y a aucune pensée qui ne soit pas un petit peu raciste? Pas si sûr. Et dans nos paroles? Et dans nos actes? Oui, parce qu'on n'est pas tout à fait des mêmes origines. Et j'imagine que dans une congrégation on est de continents différents, mais il y a aussi ces réalités. Les cultures sont diverses et il peut falloir beaucoup de vigilance pour dépasser ce qui est mal maîtrisé en nous. Quand est-ce que c'est qu'on n'a pas, qu'on a gardé le silence alors qu'on aurait dû réagir? Et puis si on en vient, si on fait allusion rapidement dans des conversations aux questions de mœurs, ceux qui ne pratiquent, ceux qui ne sont pas dans les clous, est-ce qu'on ne va pas un peu vite?

Après ce premier temps qui décrivait le décor, on va s'arrêter maintenant, si vous voulez, sur les protagonistes de la parabole. On va faire ce que nous a demandé le pape François. À qui tu t'identifies dans cette parabole? Parmi ces personnes, à qui ressembles-tu? Je vous propose de les prendre chacune, l'un après l'autre. Le protagoniste de cette parabole est de s'identifier à chacun.

D'abord commençons par celui qui est blessé. Il a été blessé et il est laissé comme à demi mort. Un blessé il me demandait est-ce que moi j'ai pas été blessé? Est-ce que je ne porte pas en moi une blessure dont je n'arrive pas à me débarrasser. Est-ce que je rumine encore? Qu'est-ce que je rumine encore? Qu'est-ce que je rumine contre tel autre? Contre la communauté dans laquelle je vis? Contre la famille dans laquelle je vis? Contre la congrégation, contre l'Église?

Et vous-même, avez-vous ressenti à un moment ou l'autre, chacun de nous, qu'on a été blessé? Et d'autre part, est-ce que nous avons vraiment connu des gens sur qui on s'est acharné? Et sans trop rien faire, qu'on a pu laisser à demi mort, à demi rejeté, à demi à la marge de la vie, de la vie du groupe. On peut maintenant regarder, et puis, qu'ils nous rejoignent aussi, se prêter et se lever vite, ce que François appelle ceux qui passent outre, ceux qui passent outre, ceux qui ne voient pas, ils n'ont pas vu, ils ont changé de trottoir.

Et il écrit au pape François, numéro 74, «Chez ceux qui passent outre, il y a un détail que nous ne pouvons ignorer. Il s'agissait de personnes religieuses. Mieux, ils œuvraient au service du culte de Dieu, un prêtre et un lévite.— C'est un avertissement fort, écrit François. C'est le signe que croire en Dieu et l'adorer ne garantit pas de vivre selon sa volonté. **Croire en Dieu et l'adorer ne garantit pas de vivre selon sa volonté.** Une personne de foi peut ne pas être fidèle à tout ce que cette foi exige d'elle, et pourtant elle peut se sentir proche de Dieu et penser avoir plus de dignité que les autres. Sûrement vous connaissez aussi cette homélie de saint Jean Chrysostome, dans laquelle il rappelle *qu'il vaut mieux commencer à honorer le corps du Christ quand il est nu, qu'il a faim ou froid, plutôt que de le couvrir de tissu de soie dans son église.* Ce qui est religieux au sens rétréci du mot, c'est-à-dire les apparences, on va dire les apparences. On soigne les apparences. On peut vite prendre le dessus sur les exigences de la fraternité humaine, et on peut même justifier l'injustifiable, et c'est ce prêtre et ce lévite, on préférerait l'injustifiable.

Enfin on vient au bon samaritain, si vous voulez, au bon samaritain, qui se fait proche, qui panse les plaies, qui verse de l'huile et du vin. Qui ne regarde pas qu'il s'agit d'un membre d'un peuplé de milliers de Juifs. Et

la question était sensible à l'époque de Jésus. La Samaritaine n'avait pas hésité à interpeller cet être, ce Juif, au bord du puits. Comment, toi, un Juif, tu me demandes à boire, en moi, une femme Samaritaine? Et saint Jean ajoute, pour le lecteur, d'une autre... D'une autre origine, les Juifs en effet ne veulent rien avoir de commun avec les Samaritains. Les deux autres qui sont passés outre étaient du même peuple que le blessé. Lui c'est un ennemi, et les Samaritains et il va se courir en juif, et c'est lui qui se fait proche. Et on peut le regarder, soigné avec délicatesse, le blessé, au bord du chemin. Rien n'a freiné sa compassion humaine, ni l'origine de l'autre. Ni le risque qu'il prenait, ni les contraintes, ni combien ça allait lui coûter, ni si ça allait le priver de je ne sais plus quoi de religieux.

Non, mon frère est blessé, je le relève. Alors comme tout à l'heure, on peut se dire. Quant à ceci que j'ai été bon Samaritain dans ma vie? Ou bien quand est-ce que j'ai rencontré un bon Samaritain à mon égard, qui a pris soin de moi à un moment difficile de ma vie? Quels sont les bons Samaritains que j'ai croisés? Et rendre grâce pour ces bons Samaritains que j'ai croisés dans ma vie quand j'étais dans l'épreuve et qu'ils m'ont secoué. Et puis je peux me demander, oui, quand est-ce que j'ai été bon Samaritain dans ma vie? Et on connaît toutes les grandes et belles figures de notre histoire personnelle, mais aussi de l'histoire plus large, ces belles figures de la charité, de Vincent de Paul, de mère Teresa, en passant par tant de fondateurs de congrégations et de fondatrices d'ordre religieux qui, pour répondre à des blessés de la route, sont devenus samaritains.

Sœur Emmanuelle, et tant d'autres, et vous-même dans l'histoire de votre congrégation, peut-être dans votre histoire personnelle, mais saint François, avec le lépreux, et nous-mêmes, dans nos vies, et dans notre environnement, nous connaissons tant de bons samaritains, tant de bons samaritains. Portent le nom qu'ils portent, peu importe, qu'on les appelle Restos du Coeur, ou qu'on les appelle Secours Catholique, ou Conférence de Saint Vincent de Paul, ou Médecins du Monde, voilà, des bons samaritains, des bons samaritains. Et il y a beaucoup de bons samaritains dans notre monde. Il n'y a pas que des crapules, il y a beaucoup de bons samaritains. On parle moins d'eux peut-être, mais ils sont là, et heureusement qu'ils sont là. Et ils tiennent la maison, et ils soignent, et ils restent là, et ils sont fidèles.

On vient maintenant à **une troisième approche de cette parabole**, qu'on peut appeler de lecture symbolique de cette parabole, qui engage notre vision de Dieu et de l'histoire de la relation, des relations, des liens entre Dieu et sa famille humaine qu'il a voulu appeler à la vie. Commentant cette parabole, beaucoup de pères de l'Église ont vu dans l'homme blessé l'humanité défigurée par le péché. Et ils ont vu le motif de l'incarnation du Fils de Dieu. Si le Fils de Dieu s'est incarné, c'est parce que Dieu, dans son amour, a vu que l'homme était défiguré, blessé, abîmé. Il n'était plus à l'image qu'il leur avait donné, imprimé, voulu, souhaité. Alors il vient se pencher sur cette humanité défigurée, il vient la soigner, la guérir. La sauver, la restaurer dans sa beauté première, qui vient lui rendre sa beauté première, la beauté de l'inspirer par l'amour. Et les blessures de cette humanité ne provoquent pas en lui la couvert, mais la compassion, son engagement sauveur, sa bienveillance, et pour eux, Le bon Samaritain, c'est le Christ. C'est lui qui est venu à la recherche de la brebis perdue, et j'en fais partie. J'en suis une. Il a payé et donné ce qu'il fallait donner et payer. Il a pris sur lui l'humanité, il a porté sur ses épaules pour la présenter à son père. La plupart d'entre nous, nous avons été baptisés petits, enfants, à quelques jours de notre naissance. Mais tel ou tel d'entre nous sûrement ont rencontré le Christ dans l'âge adulte. Et aujourd'hui on voit ces adultes qui viennent ayant rencontré le Christ ou désirant le connaître ou désirant mieux le connaître. De percevoir, de qui nous parlons les chrétiens quand nous parlons du Fils de Dieu fait homme. Et le Christ a été encore plus loin. Il n'a pas fait que s'occuper de celui qui était au bord du chemin, mais il a pris le visage de celui qui est rejeté, de celui qui est blessé. Pour qu'aucun blessé de la vie ne pense être abandonné de Dieu. Dieu s'est fait un blessé de la vie, un rejeté qui n'avait plus visage d'homme. On s'est moqué de lui, on lui a craché au visage. Souffrance physique et souffrance morale, on l'a couronné. Et le

roi des Juifs, eh bien, on va te couronner. Avec une couronne d'épines. Il est vraiment l'abandonné, le condamné, le dépouillé, laissé au bord du chemin. Et c'est ce que nous avons médité l'autre jour à la suite des premiers chrétiens. Lui qui était de condition divine ne retient pas jalousement ce qui l'égalait à Dieu. Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et l'amour se veut ne croire. Celui qu'ils avaient cru abandonné de Dieu était en fait le visage de Dieu qui a été jusque-là. Par amour ou guérir, par le pardon des blessures faites à son projet d'amour et de vie, il perd dans sa résurrection. Il interviendra pour que les blessures portées à l'image de Dieu, que l'homme soit guéri, et que dans le cœur de Jésus, le Fils bien-aimé fait homme, on ne trouve pas les salissures, les blessures qu'on appelle la haine, la vengeance, le désespoir. Un cœur à l'image de Dieu, qui ne rend pas coup pour coup. Cela nous invite, bien sûr, nous aussi dans nos vies, à ne pas rendre coup pour coup, à sortir du mal que j'ai trouvé, et à traîner éternellement. L'esprit de vengeance.

Et puis, dans cette approche symbolique, les pères de l'Église, toujours, notent que, de même que le bon Samaritain conduit le blessé à l'auberge pour qu'il soit pris en charge dans la durée, tout en continuant, lui, à payer tout ce qu'il faudra, fait tout ce qu'il y aura, je te paierai quand je reviendrai.» Et bien voilà que le Christ ressuscité conduit jusqu'à celle qui est son corps, lui qui reste la tête, conduit jusqu'à l'Église, l'humanité blessée, auxquelles l'accompagnent, la soignent, la nourrissent. Et les pères de l'Église rapidement, sous le signe de l'huile et du vin, ont reconnu les sacrements de l'Église, ceux de l'initiation, le baptême, la confirmation, l'Eucharistie, l'huile des sacrements, le pain et le vin de l'Eucharistie, mais aussi tous ces autres remèdes spirituels que sont l'écoute de la parole de Dieu, l'enseignement, la réconciliation, le sacrement des malades, la vie fraternelle, la charité chrétienne.» Voilà l'Église, qu'on voyait, comme disait le pape François, comme un hôpital de campagne qui va au plus proche des troupes combattantes, soigner les blessés, les blessés de cette guerre entre l'amour et la haine, les blessés. Elle doit y aller avec toute la puissance de compassion qui est celle de Dieu, celle du Christ et non pas la sienne, mais elle y va avec toute la compassion. Et l'amour dont Dieu s'est montré capable pour nous. Et le bon Samaritain n'a pas fait de cet homme blessé sa propriété, il l'a confié à un aubergiste. Il a dit, mais c'est moi qui réglerait la note, et il a réglé la note.

Et c'est la mission de l'Église d'être cette auberge qui soigne l'humanité blessée par son corps, et nous pourrions faire mémoire de tous ceux et celles qu'elle a conduits sur le chemin de la guérison spirituelle et humaine. Et nous savons bien que nous avons participé à une aumônerie du monde de la santé, une aumônerie de la prison, une aumônerie des gens du voyage, une aumônerie de ceci ou de cela au service de la pastorale des funérailles, et où encore.

Et l'Église sait que ce n'est pas elle et que c'est sa tête qui est la source, la force, la puissance, et même qu'il est mort pour elle, il est mort pour l'Église, il est mort pour déjà payer la note de l'Église, quand ses membres, ou certains de ses membres, ou chacun de nous finalement, nous jetons pas la pierre aux uns ou aux autres, mais à nous tous. Nous tombons sur le pouvoir du mauvais. Et les drames que nous avons vécu, les drames qui nous ont fait voir que l'aubergiste était un bandit, se comporter comme un bandit à travers ses abus. Et au lieu de s'occuper de la victime, ils ont fait des victimes. Et nous avons été bouleversés, nous sommes bouleversés. Et l'Église est devenue blessée donc il faut que le Seigneur s'occupe pour guérir ses fautes, ses plaies, et qu'elles reprennent et qu'elles continuent sa route. N'est-ce pas ce qu'il a fait, lui, en lavant les pieds de Judas, en l'avant les pieds de Pierre et des autres apôtres?

Nous revenons vers eux encore, après, pour les renouveler dans leur mission. Comment Dieu confierait-il à d'autres qu'à nous, les humains, avec nos fragilités et admirons, pour qu'il soit grand, l'amour de Dieu, pour confier son trésor aux oiseaux que nous sommes? Et pourtant il est là. Il montre le premier ce qu'il nous demande de faire. Il n'a pas cherché d'autres fantassins que les fantassins qu'il avait trahis. Pourtant, il

avait renié, il s'était éloigné. N'avait pas été présent au moment essentiel. Et l'auberge, l'église auberge, doit reconnaître d'abord qu'elle est la première des sauvées. Elle n'est pas en train de sauver les autres, la première, elle a été sauvée. Elle a été sauvée, et ce corps de Christ, c'est lui la tête qui l'a sauvée, et qui la sauve toujours. L'Église qui cherche sa propre gloire, et non pas la fidélité au Christ, elle perd la tête, elle n'a plus sa tête, sa tête c'est le Christ, et si elle ne se comporte pas comme le Christ, elle perd la tête. Quand ça monte à la tête que nous sommes les seuls qui seraient bons, qu'il n'y a que chez les chrétiens qu'il y a de belles choses, et qu'il n'y en a pas ailleurs, et bien on perd la tête, notre tête ne voit pas les choses comme ça, notre Dieu, celui qui est notre tête nous ouvre un regard fraternel de chaque être humain, quel que soit son chemin, quelle que soit son histoire, alors ça nous invite à regarder, le regard que nous portons sur l'Église?

Est-ce qu'il ressemble au regard que le Christ porte sur l'Église? Le Christ regarde l'Église comme son corps. Qu'elle ne cesse de faire et de refaire confiance, qu'il ne cesse de la soigner, de la guérir pour qu'elle puisse être même à son tour. Poursuivre son œuvre de guérison, de compassion et de salut. Demandons-nous comment nous contribuons à la beauté de l'Église nous-mêmes, et n'oublions pas de voir comment nous abîmons le corps de l'Église, nous qui en sommes membres par nos mesquineries. Nos enfermements, nos méchancetés, nos manques de charité, nos manques de pardon, nos enfermements dans nos propres blessures. Jésus est fort de sa tête et fragile dans ses membres.

Alors contemplons sa tête, écoutons sa tête, imitons-la, et quand nous adorons c'est pour imiter, c'est pas pour avoir le temps de l'oraison et puis tout le reste n'est plus éclairé par l'oraison, on va devant la tête pour devenir comme lui, comme elle, se laisser transformer, se laisser guérir, se laisser changer. Le Christ est le bon samaritain. Et l'Église ne peut que suivre son exemple, et le pape François, dans son encyclique, a retenu et a nommé le visage au numéro 285-286 de plusieurs des grandes figures de la charité de l'Église, et puis au numéro 287 il s'arrête à un qui pour ma part m'est cher, Charles de Foucault, et il écrit, *Il a orienté le désir du don total de sa personne à Dieu vers l'identification avec les derniers, les abandonnés au fond du désert africain. Il exprimait dans ce contexte son aspiration de sentir tout être humain comme un frère ou une sœur, et il demandait à un ami, Priez Dieu pour que je sois vraiment le frère de toutes les âmes, et vous et en définitive être le frère universel.*

Mais c'est seulement en s'identifiant avec les derniers qu'il est parvenu à devenir le frère de tous. Que Dieu inspire ce rêve à chacun d'entre nous.

Et voilà, Charles de Foucault nous est précieux aussi parce qu'il n'a pas créé d'œuvre, l'œuvre se réalisait en lui-même, dans sa conversion intérieure pour n'être plus que le frère universel. Dans son cœur, il a travaillé, il a laissé l'esprit travailler à ce que son cœur respire, de la respiration de celui qu'il voulait imiter. Et on peut penser qu'une Thérèse de Lisieux, dans les mêmes époques, a vécu ce même chemin spirituel, elle qui disait *dans le corps de l'église ma mère je veux être l'amour*. Elle dit des martyrs on n'en manquera pas, des docteurs on n'en manquera pas, des prêtres on n'en manquera pas, mais ce qui peut manquer à l'église c'est l'amour. Alors *dans le cœur de l'église ma mère je serai l'amour* et l'église la déclare patronne des missions.

On peut être à tout âge et en toute situation un missionnaire si on travaille à convertir son propre cœur pour qu'il demeure dans l'amour. La vie communautaire la plupart d'entre vous est ce lieu ou la vie de couple, ou ce qui est un marié, ou la vie familiale, la vie communautaire est ce lieu où doit se déployer, vivre la conversion à l'amour. J'ai aimé ma sœur qui est là, celle-ci, celle-là, les unes après les autres, chacune. Le visage de vos communautés est prié pour chacune de vos sœurs. Aucune d'entre vous, bien sûr, n'est

parfaite, mais nous sommes invités à soigner les plaies les uns des autres et à ne même pas les aggraver, non pas en rajouter.

Alors lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits? Et le légiste répondit, *C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui*. Jésus lui dit, Va, et toi aussi fais de même. *Faire preuve de bonté*.

Je vous propose un texte original de Dennis Gira, théologien, qui parle du docteur de la loi qui a posé la question à Jésus, qui est mon prochain, et qui entend Jésus répondre à sa question. C'est la tête qu'il a dû faire en entendant Jésus. À mesure que le discours évoluait, que l'histoire se racontait, qu'est-ce qui a pu se passer dans la tête du docteur de la loi? Oui, c'est original, mais c'est intéressant, ça ajoute un éclairage, parce que Gira est un théologien très engagé dans le dialogue interreligieux. D'abord pas mal avec les bouddhistes et les religions d'Asie, et puis beaucoup plus largement avec les musulmans et les juifs, et sa porte d'entrée a été dans le dialogue avec les religions anciennes.